

Ainsi meurent les reines *Marie Stuart*

Marie-Christiane Hellot

Numéro 126 (1), 2008

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/23923ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Cahiers de théâtre Jeu inc.

ISSN

0382-0335 (imprimé)
1923-2578 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Hellot, M.-C. (2008). Compte rendu de [Ainsi meurent les reines : *Marie Stuart*]. *Jeu*, (126), 63-68.

Ainsi meurent les reines



Marie Stuart de Schiller, mise en scène par Alexandre Marine (Théâtre du Rideau Vert, 2007).
Photo: Suzane O'Neill.

Des événements qui ont fait l'histoire de l'Angleterre il y a plus de 400 ans, un chef-d'œuvre de la littérature dramatique écrit en allemand à la croisée du XVIII^e et du XIX^e siècles, un personnage véridique à la vie romanesque et tragique. Avec ces éléments, l'homme de théâtre, comédien et metteur en scène russe Alexandre Marine a fait une entrée particulièrement remarquée au Théâtre du Rideau Vert. Entouré de collaborateurs inspirés, dans une adaptation dynamique, il nous y a offert, l'automne dernier, un spectacle audacieux et vivant, probablement un des plus originaux et des mieux réussis de l'année théâtrale montréalaise, et deux remarquables performances d'actrices.

Marie Stuart

TEXTE DE FRIEDRICH VON SCHILLER; ADAPTATION DE NORMAND CHAURETTE, D'APRÈS UNE TRADUCTION LITTÉRALE DE MARIE-ÉLISABETH MORF. MISE EN SCÈNE: ALEXANDRE MARINE, ASSISTÉ DE MARIA MONAKHOVA; DÉCORS ET ACCESSOIRES: JEAN BARD; COSTUMES: JESSICA POIRIER-CHANG; ÉCLAIRAGES: SPIKE LYNE, ASSISTÉ DE PIERRE-LUC BRUNET; MUSIQUE ORIGINALE: DIMITRI MARINE ET NIKITA U. DU PROJET M.U. AVEC CATHERINE BÉGIN (HANNA KENNEDY), JEAN-FRANÇOIS CASABONNE (COMTE DE LEICESTER), FRÉDÉRIC DESAGER (POMPONNE DE BELLÉVRE), SYLVIE DRAPEAU (MARIE STUART), JACQUES GIRARD (SIR AMIAS PAULET), ROBERT LALONDE (WILHEM CECIL, BARON DE BURLEIGH), VITALI MAKAROV (SIR WILLIAM DAVISON), ÉMILE PROULX-CLOUTIER (MORTIMER), JEAN-LOUIS ROUX (GEORGES TALBOT, COMTE DE SHREWSBURY) ET LISE ROY (ÉLIZABETH). PRODUCTION DU THÉÂTRE DU RIDEAU VERT, PRÉSENTÉE DU 27 SEPTEMBRE AU 20 OCTOBRE 2007.

Dès le lever du rideau, le spectateur pressent qu'il va se livrer un combat et que celui-ci, pour tout le monde, est perdu d'avance. La grille à droite, côté cour, crée une sensation de lieu clos ; le haut mur de pierre, à gauche, côté jardin, annonce quelque puissant château-fort. Mais des statues de saints, haut perchées dans le fond, suggèrent le porche d'une cathédrale. L'atmosphère est sombre, majestueuse et drama-



tique. Nous sommes à la prison de Fotheringay, en Angleterre, en 1587, et l'affrontement – moins inégal qu'il n'y paraît – se fait entre deux femmes d'influence, une reine, vaincue, humiliée mais toujours fière, et sa royale cousine, puissante mais déchirée : Marie Stuart, la fervente catholique, ex-souveraine de France et d'Écosse, aux passions dévorantes, et Élisabeth Tudor la Grande, chef de l'église anglicane, assoiffée d'autorité et de liberté. Deux femmes de pouvoir, deux reines pour une seule couronne : l'une d'elles doit disparaître : ce sera la belle et sensuelle catholique. Un an après sa décapitation, un document historique le confirmera : « De même qu'un seul soleil éclaire la Terre, de même l'Angleterre ne peut avoir qu'une seule reine. »

Une tragédie romantique

Pour que l'ambitieuse fille d'Henri VIII confirme son triomphe, cependant, il aura fallu dix-huit ans de garde-à-vue suivis de trois longues journées au terme desquelles elle se résoudra enfin à signer l'acte d'exécution de la fille de Marie de Guise. Trois jours que le romantique Friedrich von Schiller transforme en tragédie, soumettant les sentiments des deux rivales à la ligne implacable de leur destin. Par son attitude imprudente, ses paroles fières et provocantes, la reine d'Écosse va au-devant de sa mort ; elle expie ses fautes mais librement. Par là, elle s'élève au-dessus de ses passions, conquiert la dignité humaine et atteint la liberté morale : « Non, Mortimer », répond-elle au jeune noble qui, secrètement épris d'elle, veut fomenter une rébellion en son nom contre Élisabeth. « Tout ce sang ne peut couler pour moi¹. » Sa condamnation est l'instrument de sa catharsis. C'est pourquoi elle meurt légère et comme apaisée, et c'est ce qu'a parfaitement compris Sylvie Drapeau. Au contraire, déterminée par son besoin de puissance, sa victorieuse cousine s'enfoncera dans la culpabilité et la solitude.

Écrite en 1800, cette pièce centrale de Schiller date de sa dernière période créatrice. Il vit alors à Weimar, où il subit l'influence de Goethe avec lequel il a fondé le Théâtre de la cour grand-ducale². Au contact de l'auteur de *Werther*, *Marie Stuart* va se construire sur le choc entre le monde de la réalité et celui de la conscience. Les deux héroïnes, et les personnages en général, vivent cette tension morale qui naît du conflit entre leurs aspirations et leurs pulsions. Mais Schiller a lu, médité et traduit Shakespeare, et à cette conception de l'acte unique et fondamental (la signature qui conduit à l'exécution), il ajoute une préoccupation dramatique : intéresser le spectateur par la variété de l'action, le charmer par le lyrisme des sentiments. Aussi la scène centrale, caractéristique de la tragédie, la rencontre entre les deux femmes et sa conséquence, l'acceptation de leur destin, la mort pour Marie Stuart, la responsabilité pour Élisabeth, est-elle précédée des dernières amours de la séduisante princesse catholique et des intrigues de tous ceux qui, autour d'elle, s'acharnent à la sauver ou à la perdre. La destinée de l'héroïne, tragique victime d'un sort injuste, se double de l'histoire passionnante de l'héroïne romantique, victime de ses passions. Leçon shakespearienne qu'a bien comprise Alexandre Marine.

La robe rouge de Marie Stuart

De cette pièce émouvante et forte, le fondateur du Théâtre Deuxième Réalité nous offre en effet une interprétation à la fois originale et juste, une vision à la fois diverse et significativement unifiée, d'une totale liberté de ton mais d'une grande rigueur scénique. Dans le décor unique, inquiétant et imposant de Jean Bard, entre le plancher d'un rouge sombre et les bleus d'orage du fond lumineux de Spike Lyne, s'attirant, se déchirant, s'admirant, les deux reines iront vers leur destin dans les cris et l'emportement.

C'est peut-être autour de la couleur du rouge que s'ordonne le plus fortement cette symbolique toute en contrastes. C'est du rouge du sang, de la vie et de la passion

1. Toutes les citations sont celles de la remarquable adaptation de Normand Chaurette.

2. Aujourd'hui Théâtre National allemand.

Marie Stuart de Schiller, mise en scène par Alexandre Marine (Théâtre du Rideau Vert, 2007).
Sur la photo : Sylvie Drapeau (Marie Stuart), Lise Roy (Élisabeth), Jean-Louis Roux (comte de Shrewsbury) et Frédéric Desager (Pomponne de Bellièvre).
Photo : Suzane O'Neill.

qu'est faite la robe funèbre³ que Sylvie Drapeau étale autour d'elle comme une corolle de fleur écarlate ou comme une flaque de sang. C'est de rouge aussi que s'éclairent les statues dans leurs niches à chaque passage violent, de rouge que flamboie le fond durant la scène d'amour torride entre Jean-François Casabonne et Lise Roy. Rouge enfin, le ballon – ou le boulet – dont celle-ci, dans son désespoir de bourreau, se débarrasse en le lançant à son malheureux secrétaire. Rouge comme la rose entre les mains de sa victime, comme le châle que les anges de la mort lui apportent.

Mélange des genres

Cette signification d'une grande unité, Alexandre Marine et ses collaborateurs la mélangent néanmoins d'un surprenant mélange des genres, signature multiple au service d'un art vivant et inspiré. Influence espagnole, d'abord, avec cette danse autour d'Élizabeth lisant la supplique de son infortunée prisonnière, laquelle on retrouve plus tard entraînée dans un humoristique tango par quatre partenaires à l'allure de modernes mauvais garçons ou portée par eux, triomphante, comme une acrobate. Plus tard, ce sera la solennelle procession des anges voilés, blancs bourreaux portant la hache et le châle rouge, attributs du sacrifice.

Même principe de rupture de ton dans la bande sonore. Le Projet M.U. nous offre ses accents rock ou hispanisants, pour finir sur la valse funèbre qui fait de la mort de Marie une sorte d'ascension, tandis que sa rivale victorieuse, juchée sur son trône, toute d'or vêtue, hurle de désespoir.

Contrastes encore dans les costumes – particulièrement beaux – de la styliste Jessica Poirier-Chang qui n'a pas hésité à puiser dans des époques différentes. Aux longues robes claires et fluides, à l'élégance intemporelle, que porte avec une grâce toute féminine la séduisante reine d'Écosse, s'opposent les vêtements somptueux, en nuances d'or sombre, à la note presque virile, de l'impétueuse reine d'Angleterre. Quant à tous ces hommes importants – en pourpoint chamarré, redingote à col de fourrure, strict tailleur bourgeois – qui les entourent ou les cernent, leurs costumes de couleurs foncées, à la sobre richesse, représentent l'argent et le pouvoir, dans une synthèse de styles masculins allant du XVII^e siècle à notre époque.

Combat de femmes et de reines

Toutes ces dissonances stylistiques, cependant, mettent en valeur la proposition dramatique essentielle : la rivalité entre deux femmes, deux souveraines, que tout sépare, tempérament, religion, conception du pouvoir. Et jusqu'à la naissance : Élizabeth est la fille d'Henri VIII, mais illégitime, plaie saignante à son orgueil. Marie, fille, femme et mère de roi⁴, sait qu'elle vise juste quand, comprenant que tout est perdu pour elle, elle lui lance cette suprême injure : « Honte aux Anglais, ils se sont fait berner par une bâtarde ! » Marie a pour le catholicisme de sa naissance un attachement sensuel et

3. Alexandre Marine reprend à l'Histoire un détail authentique : c'est en effet une robe rouge que Marie Stuart choisit pour le jour de son exécution.

4. Par un surprenant retour de l'Histoire, Marie Stuart aura sa revanche posthume : son fils, Jacques VI d'Écosse, sera désigné par Élizabeth elle-même comme son héritier. Roi d'Angleterre, il rapprochera les deux ennemis dans la mort en faisant inhumer sa mère à l'abbaye de Westminster, à quelques mètres du tombeau d'Élizabeth.



Marie Stuart

de Schiller, mise en scène par Alexandre Marine (Théâtre du Rideau Vert, 2007). Sur la photo : Robert Lalonde (baron de Burleigh), Lise Roy (Élizabeth) et Jean-François Casabonne (comte de Leicester). Photo : Suzane O'Neill.

mystique. Pour Élizabeth, chef de l'Église anglicane comme son père, fondateur du schisme, la religion se confond avec le trône.

Dans le rôle de l'héroïne dont le malheureux destin semble compensé par la passion que lui ont vouée artistes et écrivains, on attendait beaucoup de cette vibrante comédienne qu'est Sylvie Drapeau. Et, de fait, la prestation qu'elle nous offre est impressionnante. Sa Marie Stuart tour à tour enjouée, espiègle et même provocante, ou digne et touchante, garde jusqu'au bout la légèreté fiévreuse de la femme qui atteint à la rédemption. Mais en face d'elle (c'est le vrai mot ici), Lise Roy a été une découverte pour moi. Avec sa voix forte, son jeu inquiet et altier, elle impose son personnage de reine intelligente, autoritaire, intransigeante, mais tourmentée. Parfois pitoyable dans son besoin d'amour ou hystérique dans les débordements de sa vengeance (« Vous vouliez une tête, et c'est la vôtre qui tombe ! »), son personnage d'Élizabeth s'élève à la grandeur dans sa conception du « devoir d'État » : « Avec l'aide de Dieu qui éclaire les rois, je jugerai. » Quand elle s'écrie : « Quand serai-je libre ? », déplorant sans chercher à l'esquiver « l'esclavage des rois », on se dit que Schiller aurait pu aussi bien intituler sa pièce : *Élizabeth d'Angleterre*⁵. Sylvie Drapeau incarne une reine qui trouve sa grandeur en mourant⁶. Lise Roy est celle qui montre qu'il est plus difficile et plus noble de vivre et de régner.

5. Le fait que Schiller ait donné à sa pièce le nom de Marie Stuart s'expliquerait de plusieurs façons : de tout temps, les spectateurs ont préféré les héros malheureux aux vainqueurs, particulièrement à l'époque romantique ; et puis, quand il écrit son drame, en 1800, cela fait seulement sept ans qu'une autre reine, Marie-Antoinette, est devenue martyre par la grâce de la Révolution.

6. Comme Marie-Antoinette, justement. Les deux reines ont en commun le courage et la dignité devant la mort.

La mise en scène de Marine conduit vers la rencontre entre les deux reines, rencontre qui n'a jamais eu lieu, mais que Schiller a imaginée parce qu'il y a justement vu, du point de vue psychologique comme dramatique, le sommet et le symbole de leur rivalité. Sur le vaste plateau, dans la lumière d'un bleu profond, la scène est d'une saisissante beauté et les deux comédiennes, en parfaite antithèse, semblent y jouer leur vie et leur mort. Isolée, appuyée sur le mur sombre, simple silhouette blanche, la prisonnière regarde s'approcher, dans ses plumes et ses somptueux damas noirs, entourée de sa cour d'hommes, celle qui va décider de son sort. Pour la toucher, elle trouvera des mots sublimes : « Soyez grande pour vous », et, toute ambition abdiquée, fera allégeance : « Régné en paix. Je renonce à mes prétentions sur ce royaume. » Tour à tour blessée, puis blessante, Sylvie Drapeau y est éblouissante. Quant à Lise Roy, en androgyne écuyère rousse et sexy, elle ravit dans la peau de la femme en mal d'amour, extravagante et un peu loufoque. Mais c'est peut-être dans la scène où elle rampe littéralement vers l'acte d'exécution qu'elle touche le plus. Déchirée, mais déterminée, elle accepte alors le poids du pouvoir : « Qui veut plaire n'est pas un roi⁷. Je devais signer. Je l'ai fait. Une signature n'est pas un meurtre. » On ne dira jamais assez à quel point les adaptations que fait Normand Chaurette sont pertinentes et intelligentes. Phrases courtes, rythme efficace, images prenantes, sans chercher à « moderniser » le lyrisme romantique de Schiller, en donnant aux personnages un langage intemporel, en transcendant styles et époques, il joue un rôle fondamental dans l'intégration des diverses inspirations du spectacle.

Autour du fascinant duo d'héroïnes, Alexandre Marine a rassemblé une solide distribution. S'y distinguent un Robert Lalonde parfaitement à l'aise dans son personnage cynique mais familial, et un Jean-Louis Roux remarquable de justesse et de nuance. En comte de Shrewsbury, ce dernier joue auprès d'Élizabeth un rôle à la fois d'homme d'expérience et d'aviseur moral : « Tu trembles devant Marie vivante. Que sera-ce devant Marie décapitée ? » la prévient-il, pour conclure après l'assassinat : « Règne avec bonheur. Ta rivale est morte. Tu n'as plus rien à craindre, plus rien à espérer. » Le vieux comte est courageux, lucide et sincère, parce qu'il ne craint rien. Dans l'entourage de cette femme dominatrice et cruelle, les autres comédiens apparaissent déchirés entre leurs sentiments et leurs intérêts. Ils admirent la belle captive, mais craignent sa puissante cousine. Aucun ne paraît plus complexe et plus inquiet, cependant, que le comte de Leicester auquel Jean-François Casabonne prête un physique sombre, des regards obliques et des gestes tortueux. Entre son étonnante prestation dans *la Métamorphose* de Kafka au Prospero et le rôle de Shakespeare qu'il endosse au TNM face à la même Élizabeth « roi d'Angleterre », justement, ce comédien intense et polyvalent connaît une année théâtrale particulièrement féconde. Contrairement à la place centrale qu'il occupe dans les deux autres pièces, son rôle dans *Marie Stuart* est secondaire. Mais comme tous les autres artisans de ce spectacle, il semble appartenir corps et âme à cet univers de cris, de sang et de passions. ¶

7. Remarquons ici que Normand Chaurette en choisissant le masculin rejoint la proposition que nous fait Timothy Findley cet hiver au TNM avec son *Élizabeth, roi d'Angleterre*.